

King Dave couronné

Patricia Belzil

Numéro 161 (4), 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84070ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belzil, P. (2016). *King Dave couronné*. *Jeu*, (161), 4–6.

KING DAVE COURONNÉ

Patricia Belzil

La théâtralité de l'œuvre source est restée au cœur de l'adaptation de *King Dave* au cinéma. Plutôt que de gommer ou de déconstruire le monologue, Daniel Grou (Podz) et Alexandre Goyette l'ont magnifié en laissant l'acteur à l'avant-plan, l'univers du personnage se déployant autour de lui grâce aux possibilités du septième art.

Au début du film de Daniel Grou, Dave (Alexandre Goyette) revit, sur le quai du métro, le taxage qu'il a subi à cet endroit au début de l'adolescence. Ce souvenir douloureux fait ressurgir l'histoire qu'il va raconter en un long *flashback* d'une heure trente, remontant au début de sa vingtaine alors que l'ex-enfant roux victime d'intimidation, devenu un jeune homme en quête d'approbation, a été amené à frayer avec une bande de jeunes criminels.

Seul sur la scène de la Licorne en 2007¹, Alexandre Goyette, tel un habile conteur, faisait apparaître l'univers de ce jeune adulte en mal d'identité. Les lieux, les personnages, les

dialogues : tout défilait, là, avec une puissance évocatrice étonnante, dans le halo lumineux isolant l'acteur, devant un décor bien inutile tant le texte suffisait à tout *montrer*.

Dans une sorte de conte urbain halluciné, ce jeune homme qui s'attarde dans l'adolescence, forgé par la peur de l'enfance qui s'est muée en rage, tombe de Charybde en Scylla, plus prosaïquement de Montréal-Nord à Laval, enfilant les mauvais choix et les mauvaises rencontres comme autant de perles sur le fil d'un karma désastreux. Résumons : dans un *party* où il ne connaît personne, King Contact, comme il se surnomme lui-même, est tout fier de fumer avec un «black» chef de bande, qui lui *propose* de commettre plusieurs vols de radios d'autos – il comprend vite qu'il l'*intime* plutôt à accepter le contrat. Le jeune blanc-bec affolé, qui n'a jamais fait cela de sa vie, parvient néanmoins à livrer la marchandise. Heureux d'avoir des dollars en poche, il invite ses amis dans un bar où sa copine flirte avec un autre. S'ensuit sa dégringolade, toujours plus bas dans la nuit de Montréal : orgueil viril, soif de vengeance, peur et désir d'affirmation composent le cocktail explosif qui, d'ailleurs, lui pétera en pleine gueule. Victime avant tout de sa propre violence et de sa rage, se croyant apte à jouer les durs, le *king* poursuivra sa chute libre jusqu'en enfer.

CREVER L'ÉCRAN

Un cinéaste aurait pu être tenté de se reposer sur ce monde foisonnant, convoqué uniquement par la narration, en se contentant de le mettre en images – le nombre d'épisodes, d'espaces et de personnages colorés rendait la chose facile – et en plaçant le protagoniste *dans la scène*, de façon classique. Mais Grou et Goyette ont plutôt choisi de

1. Reprise du spectacle de la compagnie L.I.F.T, créé au Prospero en 2005 dans une mise en scène de Christian Fortin.





Alexandre Goyette dans *King Dave*, réalisé par Daniel Grou (Podz) (Go Films, 2016). © Yann Turcotte

laisser Dave narrer sa propre histoire, au centre ou à l'avant-plan, tandis qu'autour de lui se mettent en place les scènes qu'il décrit en s'adressant à la caméra. Surtout, le réalisateur a fait le pari fou de tourner ce récit, qui commence après la scène initiale du taxage, en un seul plan-séquence d'une heure trente-quatre, conservant ainsi le flot ininterrompu de la parole, cette logorrhée

libératrice qui est l'essence même de la pièce. Fuyant le réalisme – la plate enfilade d'épisodes aurait été au cinéma d'une grande lourdeur, le réalisateur et le scénariste l'ont vite compris –, ils ont choisi de garder la vivacité du monologue, qui permet, en une phrase, de se retrouver à Laval ou de sauter d'un *party* à un lendemain de veille.

Il ne restait « aux gars des vues » (une équipe de plus de 200 personnes) qu'à faire surgir autour de Dave les événements qu'il raconte. Ce qui se déploie alors à l'écran est une sorte de ballet fluide passant d'un lieu à un autre ou du monologue à une interaction avec un personnage qui a surgi dans le cadre, et donc glissant sans cesse du récit à son illustration : travellings, déplacements en voiture, en métro,



astuce de décors qui tournent, ouvrent sur un autre espace, changements de costumes à vue et, au besoin, quelques effets spéciaux (maquillage de visage tuméfié qui apparaît et disparaît sur un simple mouvement de tête). Mais *quelques* effets seulement, car l'ensemble est pure magie!

J'ai été éblouie de voir l'acteur, au milieu de ce maelström étourdissant de machinistes (on imagine), nous tenir bien arrimés aux souvenirs tour à tour durs, touchants ou navrants de Dave, dans les replis de sa mémoire, suivant les à-coups de sa colère, de sa naïveté, de ses espoirs vains, de ses décisions incongrues... jusqu'à l'apaisement final. J'ai retrouvé Dave, entier, poignant, tel que je l'avais connu sur scène. La réalisation se fait complice des émotions du personnage. La scène où celui-ci marche en compagnie d'Isabelle (une étoile dans sa nuit cauchemardesque, campée par la lumineuse Mylène St-Sauveur) est enchanteresse, le chemin qui mène à la maison de la jeune femme étant soudainement éclairé de petites lumières blanches de Noël. Par opposition,

le cinéma s'avère effroyablement réaliste quand il s'agit de montrer la mort: lors du meurtre commis par Dave, l'horreur de la broche de cintre plantée accidentellement dans l'œil de l'homme dont il s'apprêtait à voler la voiture et qu'il décide d'achever en lui frappant la tête sur le ciment est d'un réalisme difficilement soutenable. Mais les conséquences des actes du personnage nous saisissent plus, peut-être, qu'elles ne l'avaient fait au théâtre.

Sur neuf kilomètres, dans l'est de Montréal, en extérieur, dans le métro et dans des décors construits, on a tourné l'ensemble cinq fois, cinq soirs d'affilée, en retenant la dernière prise (voir la Carte blanche à Alexandre Goyette dans *Jeu* 159). Outre l'immense défi technique et de mise en scène, ce choix audacieux a permis de préserver la musicalité du monologue de Dave, une sorte de rap haletant, drôle, pathétique, épique. D'ailleurs, c'est au rythme du hip-hop que le petit David, qui en a assez d'avoir peur, scande sa révolte, tandis que le grand Dave l'accompagne en gestes et en paroles.

Mylène St-Sauveur et Alexandre Goyette dans *King Dave* (Go Films, 2016). © Yann Turcotte

L'enfant autrefois terrifié a certes maintenant un corps d'homme, mais il n'est pas disparu: «Dave rage et David pleure», confie l'antihéros, dont les choix ahurissants sont motivés par le besoin constant d'inspirer le *respect* (au cœur du *credo* des gangs de rue, on le sait).

Bien sûr, le jeune Alexandre Goyette de 2005 a vieilli. Mais peu importe. L'astuce a été fort simple: c'est un Dave plus âgé qui raconte, rétrospectivement, les malheureux événements de ces quelques jours. Un Dave repenté, qui a purgé sa peine en prison et qui a assumé ses actes, alors que personne n'aurait cru ça possible de sa part – pas même lui.

D'autres ont perdu, voire vendu, leur âme en passant de la scène à l'écran. L'âme de *King Dave*, quant à elle, est en quelque sorte devenue immortelle. ●